

RUSSE

ÉPREUVE COMMUNE : ORAL

Olivier Azam, Hélène Henry-Safier

Coefficient : 3

Durée de la préparation : 1 heure.

Durée de passage devant le jury : 30 minutes dont 20 minutes d'exposé et 10 minutes de questions.

Modalités de tirage du sujet : tirage de 2 billets parmi 3 billets sur lesquels sont indiquées les informations suivantes : genre, siècle, aire géographique. Le candidat, après avoir pris connaissance du contenu des deux billets tirés, informe le jury de son choix et se voit remettre le texte correspondant.

Liste des ouvrages autorisés : Dictionnaire S.I. Ožegov, *Slovar' russkogo jazyka*.

Deux candidats se présentaient cette année à cet oral. Comme le prévoit le protocole de l'épreuve, ils ont eu à choisir à l'aveugle le texte auquel ils préféreraient se confronter en fonction de son genre et de sa date. L'un des candidats a choisi la poésie, l'autre la prose.

Le texte de poésie tiré par le candidat était le poème de Mandelstam de 1916 «В разноголосице девического хора...». Un chapeau expliquait que le poème avait été écrit par Mandelstam le pétersbourgeois en réponse au « don » que Marina Tsvétaeva la moscovite lui avait fait de sa ville.

Il s'agit donc d'un poème tout entier dédié à une Moscou réinterprétée par une perception poétique complexe. Le ton général est celui d'une contemplation admirative, que confirment et développent le vers long (l'hexamètre iambique, équivalent de l'alexandrin), et un lexique de l'émerveillement, de l'élévation et de la tendresse (чудная высота, диво дивное, Успенье нежное). Dès la première strophe, la « voix », multiple et unie à la fois, des femmes et des églises, affirme leur essentielle consubstantialité dans leur proximité avec les choses célestes (le bleu du ciel, le chant qui s'élève,

la colline du Kremlin et ses églises). Le poème s'accomplit dans une union des noms : ceux de « Florence » et de « Tsvetaeva » sont unis dans une étymologie commune qui les associe dans la « fleur » ; et les plus savants se rappelleront que la cathédrale de la Dormition (on dit aussi « l'Assomption ») a été construite par un architecte italien appelé Aristote Fioravanti. L'union des noms dit l'union des cultures. L'Italie, l'antiquité, la Russie se fondent dans l'amitié d'une origine commune. La vue des cathédrales moscovites éveille le souvenir de l'Aurore antique, inséparable de l'image tendrement aimée d'une femme qui, avec son « nom russe » et sa « pelisse de fourrure » représente à la fois la beauté de la Russie et celle d'un monde habité par la musique et le sens du sacré.

Le poème n'exigeait pas de connaissances particulières sur son auteur. Il n'y avait pas non plus lieu d'y voir de sombres prophéties sur la fin de la civilisation et l'approche d'événements funestes, puisqu'il recrée à Moscou un paradis fait d'amour, de musique, et de culture universelle. La candidate, parfois trahie par la connaissance qu'elle a de l'œuvre de Mandelstam, n'a pas toujours su rester sur la lecture au ras du texte que l'on attend d'une épreuve portant sur un texte hors programme.

Le texte de prose tiré par le second candidat était extrait du roman de Iouri Dombrovski, *Le Conservateur des antiquités* («Хранитель древностей»). On connaît le sujet du livre (une brève note en rappelait les données au candidat) : dans les années 1930 du XX^e siècle, le narrateur, un jeune intellectuel, exilé à Alma-Ata pour mauvaise conduite politique, a été affecté au musée archéologique, situé dans la cathédrale de la ville. Le livre relate les événements étranges qu'il va être amené à y vivre.

Le texte à commenter, assez long, comportait deux moments : le premier, une sorte d'introduction, est consacré à un portrait du directeur du musée. L'homme est un ancien militaire déplacé qui a conservé, de son ancien état, la tenue et la rigueur, les bottes cirées miroitantes, le souci de discipline et de compétence. Mais, malgré les connaissances qu'il s'efforce d'acquérir, lui qui est chez lui à l'armée ne peut trouver sa place dans ce milieu étranger. La seconde partie du texte est un gros plan sur un épisode qui, centré sur un objet

inhabituel, presque inouï, révèle la personnalité du directeur en même temps qu'il éclaire la recherche archéologique d'un jour nouveau et lui donne, d'une certaine façon, son sens.

Le jeune archéologue, qui a coutume de présenter à son directeur des objets scientifiquement identifiables, datables et nommables, lui propose un objet d'une autre sorte : une fleur d'acacia blanche fanée vieille de trois millénaires, qui gît dans sa boîte comme dans « un petit cercueil ». La fleur jadis vivante parle à ceux qui l'examinent non point de science, mais de mortalité, de pitié et de transmission. Le pharaon sur la poitrine duquel elle a été déposée – par quelle main vivante ? – est une préfiguration du militaire égaré dans son musée. Et la fleur elle-même a traversé les âges pour devenir, morte, la contemporaine des acacias vivants qui, comme leurs pareils d'Égypte ancienne, fleurissent par toute la ville d'Alma-Ata. Cette correspondance de l'ancien et de l'actuel, du mort et du vivant, formait l'axe des significations du passage. On regrette que la candidate, par ailleurs capable d'analyses fort pénétrantes, n'ait pas assez mis en évidence ce moment interprétatif fondateur.

Les deux candidates, non spécialistes, qui, malgré quelques inadéquations, ont, l'une et l'autre, fourni des prestations très satisfaisantes tant du point de vue de l'expression que du point de vue de l'analyse, ont reçu la même note, 16/20.